

À l'affiche, Agenda, Critiques, Evènements, Festivals // Music-All, conception Marci Berrettini, Jonathan Capdevielle, Jérôme Marin, Au T2G / Festival d'Automne à Paris

Music-All, conception Marci Berrettini, Jonathan Capdevielle, Jérôme Marin, Au T2G / Festival d'Automne à Paris

Déc 09, 2021 | Commentaires fermés sur Music-All, conception Marci Berrettini, Jonathan Capdevielle, Jérôme Marin, Au T2G / Festival d'Automne à Paris



© Gregory Batardon

fff article de **Denis Sanglard**

Ça commence fort, très fort même. Au milieu de nulle part, sur une aire d'autoroute, entre portique de balançoire et tourniquet, trois répliques monstrueuses de Shirley Temple, sorties tout droit de l'enfer de l'artiste américain Henry Darger, dansent comme des perdues sous extase sur le sacre massacré du printemps version techno. Image sidérante qui vous laisse cloué d'emblée sur votre fauteuil augurant une suite qui ne démentira pas... Il fallait bien ces trois artistes là, artistes génialement décalés et foutrement talentueux mais de plein-pied avec la réalité du monde pour vous secouer durant près de deux heures et redéfinir sinon réinventer le music-hall, le bousculer, le trosser cul-par-dessus-tête. Jérôme Marin, chanteur polymorphe et maître de cabaret sous le nom de Monsieur K. qui depuis Le Secret, lieu bientôt mythique, revient aux fondamentaux du genre lui insufflant un sérieux coup de jeune et d'engagement, l'inquiétant Jonathan Capdevielle, acteur-chanteur-ventriologue-danseur et metteur en scène, interprète phare de Giselle Vienne, et le danseur-performeur allemand Marco Berrettini que personnellement je découvre-là avec stupéfaction. **Music-All** c'est l'envers de l'endroit. Un joyeux jeu de massacre, un chamboule-tout qui honore en les dynamitant les images votives, les icônes queers, muses immarcescibles des transformistes, drag-queen flamboyantes ou pathétiques des cabarets interlopes, de la culture camp, du torch-song larmoyant. **Music-All** c'est la fabrication du statut de l'icône à l'instant de leur chute, de leur déchéance irrémédiable. Le concert de Whitney Huston, cocaïnée jusqu'au fond des yeux, qui sombre en direct. L'image à jamais figée par la lumière puis bientôt la chirurgie de Marlène Dietrich. Lady Di avant le pilier du pont de l'Alma. Et Marguerite Duras hébétée, en roue libre, bientôt en cure de désintoxication.

C'est par ailleurs Marguerite Duras, idée incongrue et si peu farfelue dans son évidence absolue, qui donne le ton de cette création chimérique, cet objet théâtral et musical non identifiée encore, bien moins foutraque qu'elle n'y paraît. Duras personnage de music-hall, il fallait y penser, et pourquoi pas ? Et nous en avons trois de Duras, sublime, forcément sublime, clones qui dialoguent, haut-perchées (et qu'on n'y voit pas de métaphore), où revient comme un mantra « Détruire dit-elle ». Elle qui savait si bien de quoi elle causait jusqu'à plus soif. Et c'est bien à ça que l'on assiste, une entreprise de démolition, de sape, de table rase, mais pour mieux reconstruire, interroger et redéfinir le music-hall, l'inscrire dans une modernité en prise réelle avec le monde, loin des plumes et du strass, en droite ligne du cabaret satirique. Qu'on ne s'étonne donc pas ici d'entendre au téléphone Sarkozy ànonner son discours atterrant de Dakar sur l'homme africain. Ni l'appel désespéré de Greta Thunberg aux Chefs d'Etats. Pas pour rien non plus que ce **Music-All** soit éjectée de sa boîte noire pour se retrouver-là, sur cette aire d'autoroute ou personne ne passe, sauf une chenille pornographe, bientôt papillon cramé (le comédien et cascadeur Franck Saurel), là aussi échappée du jardin d'Henry Darger. Et les numéros qui s'enchaînent allègrement comme un marabout-bout-de-ficelle, sont d'une sublime cruauté, d'un irrespect flamboyant, d'une perverse et fausse innocence, d'un amour résolument vachard pour celles descendues ici de leur piédestal. L'innocence, oui, de sales gosses qui jouent au si magique, au pas cap', au chiche ! D'un simple tourniquet faire

Bienvenue sur notre journal d'actualités et de critiques théâtrales

Un fauteuil pour l'orchestre est un collectif d'artistes professionnels dont l'objectif est de vous guider vers un théâtre divertissant, tragique, performeur, politique etc. tout en réfléchissant à sa situation au cœur de la cité. Des articles, des critiques, des entretiens, des lectures serviront pour la rédaction de nos informations : en découvreur de talent, en chercheur insatiable de nouveaux auteurs, metteurs en scène et comédiens. Bien sûr les maîtres et les classiques seront visités et commentés comme il se doit. Notre démarche va de pair avec notre expérience et notre inévitable subjectivité. Nos goûts et nos couleurs, mais aussi nos divergences, seront partagés avec vous. Bien amicalement, Le collectif Un fauteuil pour l'orchestre

Les f du Fauteuil

f = Bien

ff = Très bien

fff = À ne manquer sous aucun prétexte

(S'il n'y a rien, et bien... non... ce n'est pas un oubli de notre part !)

L'équipe de rédacteurs

Contact



© Raphaël Firon

Commentaires récents

Archives

Archives ▼

Catégories

À l'affiche (1 731)

Agenda (574)

Brûlant (17)

Critiques (3 214)

Débats (18)

Entretiens (26)

Evènements (496)

Expériences Théâtrales Innovantes (10)

un carrousel digne des revues des Ziegfeld Folies pour ensuite s'y faire vautrer Marlène Dietrich prise de vertige à en vomir sur scène, fallait oser. Et ne parlons pas de cette séquence apocalyptique où Marco Berrettini entre deux hoquets et de sa voix de basse enrayée empoigne magistralement Whitney Houston, pour son dernier et désastreux tour de piste. Et se lâchant grave, Jonathan Capdevielle, ivre morte(e), chantant des chansons de salle de garde des plus déculottées. Cette autoroute, c'est le boulevard du crépuscule de ces monstres sacrés devenu freaks pathétiques, transfigurés ici post-mortem par des clowns de génie.

Mais si cela s'arrêtait à ça, déjà nous en aurions plus que notre content, veinards d'être là, de découvrir ça, cette mise en plis outrageante, gonflée et grandiose du music-hall. C'est aussi la fabrique de la chose à laquelle nous assistons. L'entre-deux qui voit les interprètes devenir ces créatures hors-norme, ces avatars XXL de nos icônes déboulonnées. Pas de rupture donc entre les séquences mais un continuum de ce maelström, étiré jusqu'à son point de rupture qui voit ce spectacle n'avoir de cesse de se transformer à vue, en perpétuelle métamorphose. Spectacle mutant pour créatures mutantes, on peut dire ça. Qui bavassent et ressassent entre deux numéros, l'art de l'impro en sautoir, se montrent sans fard sous le fard, parce que derrière la créature, le monstre, la chimère, il y a l'artiste, l'interprète, l'Alpha et l'Oméga de cette illusion pailletée, de cette image anamorphosée chic et toc. Et c'est aussi une des forces de cette création qu'ils ne renoncent jamais à leur personnalité affirmée, jamais dans l'imitation donc mais dans la réinterprétation jusqu'au grotesque de ces standards – classiques revisités et superbement tordus par Théo Harfouch – aussi bringue zingue soit-elle, à laquelle ils s'abandonnent en toute maîtrise. Il y a là dans cette mise en abyme, dans ce mouvement perpétuel et hypnotique quelque chose de proprement vertigineux.



© Gregory Batardon

Music-All, conception de Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin

Composition musicale : Illel Elil

Assistant artistique : Louis Bonard

Scénographie et lumières : Bruno Faucher

Costumes Colombe : Lauriot Prevost

Construction modules : MC2 Grenoble

Décoration modules : Daniel Martin

Réalisation haie végétale : Atelier Vierano

Création sonore : Vanessa Court

Avec : Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle, Illel Elil, Jérôme Marin, Franck Saurel

Du 6 au 15 décembre 2021

Du lundi au vendredi à 20 h, samedi à 18 h, dimanche 16 h

Relâche mercredi 8 et lundi 13 décembre 2021

T2G / Théâtre de Gennevilliers

Centre dramatique national

41 avenue des Grésillons

92230 Gennevilliers

Festivals (163)

Lectures (111)

Paroles d'Auteurs (56)

Nous suivre

twitter



Un Fauteuil Pour l'Or...

J'aime cette Page 785 mentions

Nous suivre

twitter

Twitter

Partenaires



Billet des Auteurs de Theatre



Editions Mandarines



Paroles francophones



Théâtre du Rond Point



Famille du média : **Médias spécialisés
grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **N.C.**

Sujet du média : **Culture/Arts
littérature et culture générale**

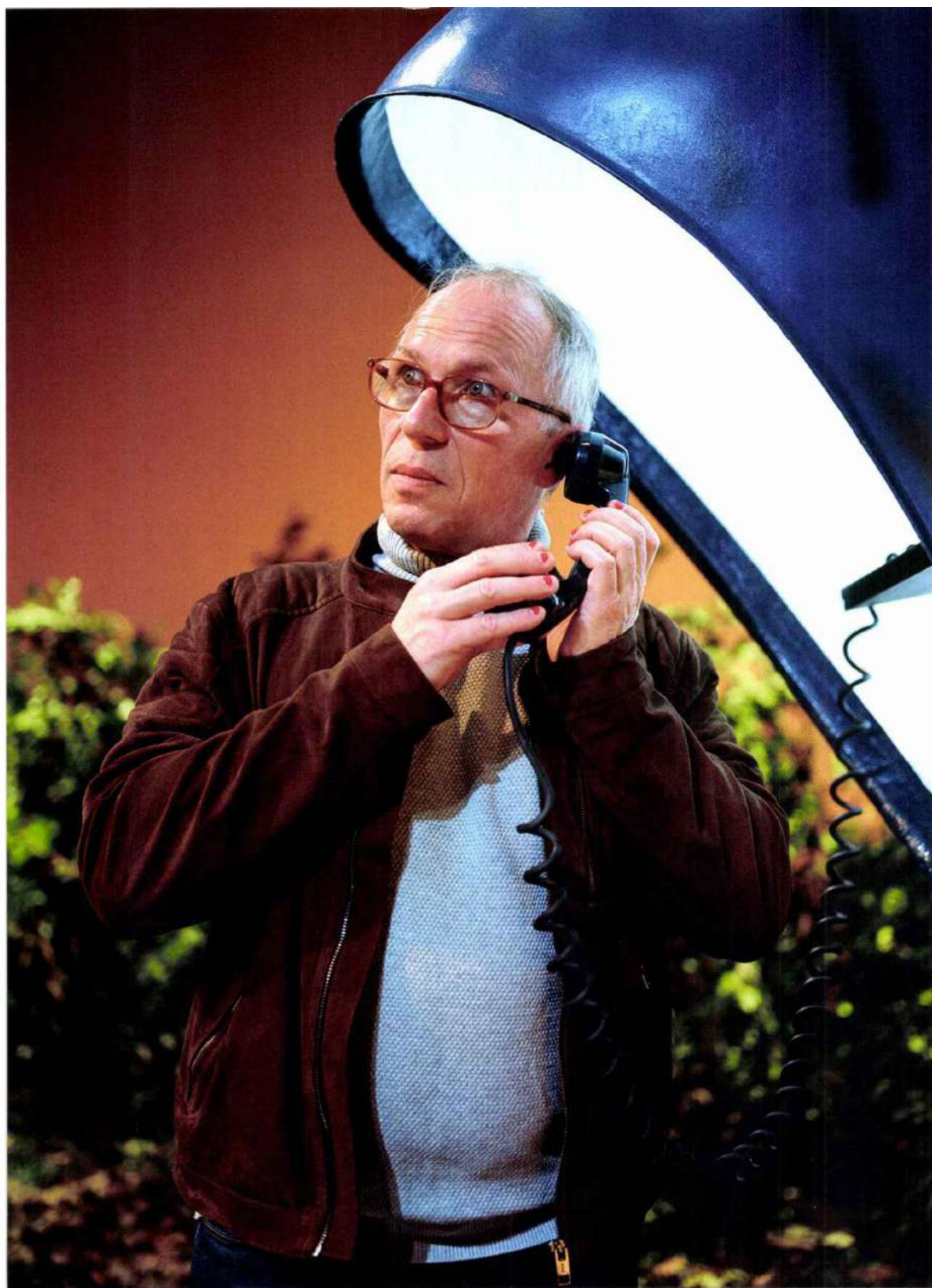


Edition : **Decembre 2021 - fevrier
2022**

Journalistes :

Nombre de mots : **2238**

Valeur Média : **12500€**





DANSE

AIRS D'AUTOROUTE

TEXTE : AÏNHOA JEAN-CALMETTES & JEAN-ROCH DE LOGIVIÈRE
PHOTOGRAPHIE : CALYPSO MAHIEU POUR *MOUVEMENT*





MOUUMENT 112

Agrippés à des jeux pour enfants, trois hommes en costumes de fillettes exécutent une danse robotique sur l'italo-disco de Gigi d'Agostino, puis esquissent quelques pas chipés à Pina Bausch. C'est dans cette atmosphère désolée que s'ouvre *Music All*, le nouveau spectacle d'un véritable power-trio : Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin ont réuni leurs talents pour une bouffée délirante dans la peau d'icônes de la culture populaire.

Le lendemain de la première genevoise, ils ont encore quelques sequins dorés orphelins à la racine des cheveux, un léger fard à paupière au coin des yeux, et leurs manucures colorées nécessiteraient une petite retouche. Comme s'il n'était pas si facile pour Jonathan Capdevielle, Marco Berrettini et Jérôme Marin de sortir totalement de leur rôle. À moins que ce ne soit l'inverse : quel que soit le masque d'icônes de la pop culture qu'ils empruntent, pour mieux le tordre, les trois performeurs restent proches des questions qu'ils mettent inlassablement au travail. *Music All* encapsule le meilleur de l'esthétique de chacun : le glamour freak du cabaretiste Jérôme Marin, figure de proue du renouveau de cette scène ; l'ironie déconstructiviste du chorégraphe Marco Berrettini et son art de déjouer les attentes ; la magie funambule du metteur en scène Jonathan Capdevielle, capable comme personne de marcher sur un fil tendu entre glauque et tendresse. Peu d'artistes ont le pouvoir de transformer le sordide en îlot d'utopie, tout en évitant le « réenchâtement » naïf. À l'issue du spectacle, le rire au bord des larmes, on se dit que la poésie devrait avoir plus souvent ce goût râpeux de terre et de paillettes. Ingrédients de la recette, à trois voix qui n'en font plus qu'une.

HENRY DARGER

« Tout commence avec une vision très particulière de l'enfance : des petites filles inspirées de l'œuvre de Henry Darger, un peintre d'art brut américain. Sur ses toiles, qu'il peignait souvent des deux côtés, les petites filles ont des zizis, mais pas seulement. Ces figures vivent pleinement des vies d'adultes : elles mènent des batailles, ont des stratégies. On retrouve des thématiques comme la guerre, les enfants soldats, la violence, le suicide. Son œuvre a été découverte après son décès : le propriétaire de son appartement a ouvert une armoire et est tombé sur 8 000 illustrations et des centaines de pages écrites qui ont donné un livre, *The Story of the Vivian Girls*. Il est mort dans la misère et n'a jamais exposé de son vivant. Ses petites filles nous ont beaucoup touchés et sont devenues le fil rouge de la pièce. On aurait pu rester tous les trois en jean-baskets, se changer en coulisses et revenir, mais on voulait créer une esthétique forte, trouver de la poésie au milieu des choses plus trash ou décalées. »

AUTOROUTE

« L'aire d'autoroute est un espace transitoire : les gens s'arrêtent sans jamais s'arrêter, se posent sans jamais se poser. C'est froid, rugueux, mais très ouvert à la fois. Il y a ces terrains de jeux où les enfants s'amuse pendant que les parents vont payer la facture d'électricité : hyper ergonomiques, hyper modernes, vraiment pas chaleureux. On s'est dit qu'on pourrait s'y installer, comme si on y vivait, pendant que les bagnoles s'arrêtent et repartent. Être bloqué à cet endroit est vraiment désolant. Dès le départ, nos personnages sont un peu dégingués, solitaires et pas vraiment dans la joie. Chacun espère être sauvé par les images qu'il a dans la tête, comme si enfiler des costumes de vedettes lui permettrait de se sortir de cette situation. Ça ne marche pas : toutes les dix minutes, ils sont obligés de changer de masque. La cabine téléphonique est le dernier espoir de communiquer avec le monde extérieur. Mais ce sont toujours des crétiens qui appellent. Peut-être qu'au fond, cette aire n'est qu'une fantasmagorie, un espace perdu entre le rêve et le cauchemar. »

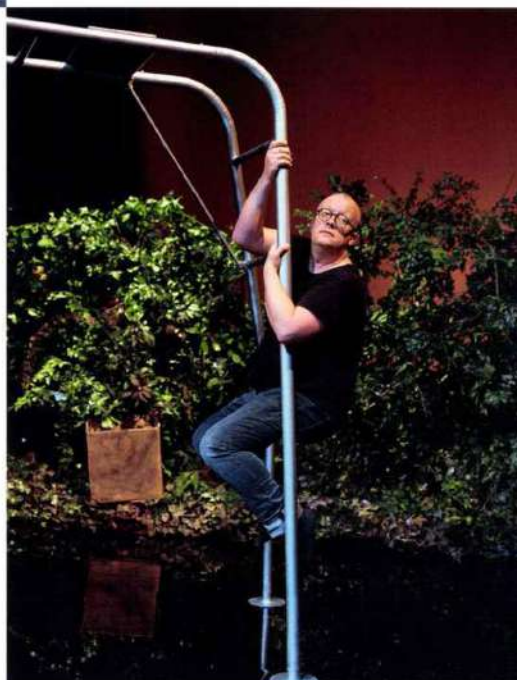
CABARET

« Le mot cabaret est proscrit de ce spectacle. Pourquoi ? Parce que ce n'en est pas un. D'abord parce que ce n'est pas une suite de numéros mais un seul numéro, qui ne cesse de se métamorphoser. Ensuite parce qu'on ne peut pas faire du cabaret dans la configuration classique d'un théâtre, avec une scène et des spectateurs assis à distance sur des gradins. Le public fait partie intégrante du dispositif du cabaret, c'est pour ça qu'on parle plus de « mise en public » que de « mise en scène ». Le cabaret, c'est l'interaction, la contamination du spectacle qui se propage partout dans la salle, le bordel permanent. La liberté. C'est peut-être la seule discipline dans laquelle on se sent de plus en plus libre ces dernières années. Il y a un vrai renouveau de cette scène, avec une nouvelle génération qui envoie du lourd en portant une parole légère, mais en même temps politique. Et personne n'y prête vraiment attention. C'est dommage : le cabaret est une histoire française, célébrée partout dans le monde... sauf en France. »

DISCOTHÈQUE

[Marco Berrettini] « Je suis champion de disco 1978. J'avais 15 ans. À l'époque, le disco explosait en Europe, surtout dans les pays nordiques qui se sont mis à organiser des concours. En Italie, on allait surtout en discothèque pour draguer. Les jeunes se dandaient en se jetant des regards. Mais en Allemagne, en Hollande, en Belgique, il fallait vraiment apprendre les pas. Très vite, les écoles privées de danses de salon ont sauté sur l'occasion. S'ils continuaient avec la rumba et le chachacha, ils perdaient toute la nouvelle génération.







Famille du média : **Médias spécialisés grand public**

Périodicité : **Bimestrielle**

Audience : **N.C.**

Sujet du média : **Culture/Arts littérature et culture générale**



Edition : **Decembre 2021 - fevrier**

2022

Journalistes :

Nombre de mots : **2238**

Valeur Média : **12500€**



Ils sont donc allés aux États-Unis chercher des pas et des profs. Le disco a sa danse de couple, le Hustle, mais en discothèque, c'était la première fois qu'on dansait seul. Sociologiquement parlant, c'est super important. Je me débrouillais très mal en danse de couple. Je me souviens avoir marché pendant trois mois sur les pieds de ma partenaire, de cette angoisse totale de me dire que le prochain pas, j'allais me cogner... Le samedi soir, on dansait seul. Je me suis éclaté. J'ai gagné le concours de mon école, puis des écoles de la ville, puis des discothèques réunies, concours régional, concours allemand. Et j'ai partagé la troisième place au concours européen de disco à Londres. C'est à mourir de rire. »

MARGUERITE DURAS

« Marguerite Duras est arrivée dans notre fiction par l'entremise de son interview avec Jacques Chancel dans l'émission « Radioscopie ». Elle y parle très bien de la destruction : l'idée qu'il faut tout détruire avant de pouvoir reconstruire. C'est troublant, la manière dont elle parle à Chancel, sans jamais se laisser démonter, malgré tous les trucs cinglés qu'elle a pu sortir. Dans certaines interviews, elle évoque son rapport au pinard, à la déchéance. Marguerite Vinasse, quoi ! Son apparition est une petite lumière dans la pièce. C'est une icône. Elle a écrit des choses sublimes, mais c'est aussi l'une des dernières vraies socialistes dans la culture française. On allume l'ampoule de la dernière personne qui avait l'air intègre. Et si on l'écorche un peu, c'est avec tendresse. »

ROCCO SIFFREDI

« Rocco, le documentaire sur Siffredi, nous a beaucoup interrogés. C'est une sorte de music-hall du porno. Tout y est tellement bizarre, dégueulasse et fascinant à la fois. Rocco Siffredi est très populaire en Italie. C'est une bulle de fake qui n'éclate pas. Il a ses propres émissions, est souvent invité sur les chaînes principales aux heures de grande écoute. Tant mieux que l'on puisse parler de sexe librement à la télévision, mais Mémé qui regarde et se dit : « Ah Rocco, sympa ! », vraiment ? Regarde l'un de ses pornos du début à la fin, et on en reparle après ! Toute la carrière de Rocco Siffredi est basée sur la violence envers les actrices... Le plus fascinant dans le documentaire, c'est la scène avec l'une de ses premières partenaires, Kelly. L'espace d'une conversation dans une bagnole, elle reverse tout l'équilibre machiste de Rocco, en lui parlant de la liberté du soumis et d'une nouvelle image qu'il pourrait avoir, s'il se mettait à disposition. Rocco est plutôt à l'écoute, mais son cousin perd complètement les pédales. Une femme totalement libre, bienveillante en plus, qui a une autre vision de Rocco et du porno, c'est un discours qu'il ne peut pas entendre. »

CHORALE

« Nous voulions finir le spectacle avec une chorale d'enfants. Ce sont eux qui devaient interpréter « Chobizenesse » de Jean Yanne au départ. Ça a été impossible. On a cru que c'était à cause du texte de Jonathan qui vient juste avant, trop trash. Mais en fait c'était à cause du message de la chanson ! « Les élections présidentielles, c'est du chobizenesse », ça heurte ! Pour nous c'était de la culture populaire, de l'ironie un peu gentille des années 70. C'est dingue, on ne comprend toujours pas que ça ait bloqué à tous les niveaux. En France, l'Académie scolaire des Hauts-de-Seine a interdit à toutes les chorales du département de participer. En Suisse, la première cheffe de chœur que l'on a rencontrée nous a dit « Ah, pour les costumes, il faudra faire une réunion. » Les dessins des costumes pour les enfants étaient complètement anodins ! Des pyjamas avec des casques à cornes, en quoi cela réclame une réunion ? Sans la prise du plateau par ces êtres féériques, on finit le spectacle uniquement sur la déchéance. On aurait préféré qu'un renouvellement ait lieu. »

LIBERTÉ D'EXPRESSION

« Nous sommes dans une époque de grand retour arrière. Sur les plateaux, tout est plus conventionnel, moins subversif, beaucoup plus lisse et parfois presque creux. Aujourd'hui tu vas au théâtre, tu passes un bon moment, mais tu sors et c'est fini. Il ne t'en reste rien. C'est presque du divertissement. Ou alors c'est complètement lénifiant : les artistes semblent presque vouloir dire « attention, le théâtre, c'est sérieux ! » Depuis cinq ans, on ressent une perte de liberté sur les scènes. Il y a d'abord eu l'abandon de la cigarette et de l'alcool, et maintenant on s'attaque aux sujets des pièces ! La nudité aussi commence à déranger. La politique culturelle actuelle veut rassurer : il faut rassurer parce Marine Le Pen et Zemmour sont dehors et tapent à la porte. Alors il ne faut pas créer de problèmes. En France, on cloisonne à nouveau les disciplines artistiques. Les programmations des Centres dramatiques nationaux recommencent à être axées sur le texte, et uniquement sur le texte. Même au festival d'Avignon, on revient à des formes où le texte s'impose. Un déséquilibre apparaît. Plein de compagnies dont le travail est hybride n'ont plus beaucoup d'endroits de représentation. Peut-être que c'est juste un sale moment, que les artistes vont finir par réagir, mais pas maintenant. En attendant, comment on résiste ? En restant à la marge. En essayant à tout prix d'éviter de nous situer à l'endroit où le système aimerait que l'on soit : c'est-à-dire proposer des spectacles sur « comment sauver le monde ». Être politique aujourd'hui, c'est plutôt défendre un univers sans faire de compromis. C'est ça, la résistance. »

DÉCHÉANCE

« Ce moment où les stars tombent dans la drogue, le suicide ou la dépression, nous fascinait. Quel est ce levier qui fait que l'on passe du star-system, toujours dans l'avion entre deux concerts, à ne plus réussir à rien du tout ? À craquer sur scène ? On peut citer Joséphine Baker, qui vient d'être panthéonisée. À la fin de sa vie, elle n'a plus d'argent et est obligée de remonter sur la scène de Bobino à plus de 70 ans. Elle meurt trois ou quatre jours après la première... C'est très difficile de voir ces artistes continuer à monter sur les planches dans leur état, sans cette brillance d'avant. Ce qui fait l'icône, c'est le vernis dont sont recouvertes ces personnalités. Comment réussir à maintenir cette image à tout instant ? Parfois, ça se fracasse et ce qu'il y a derrière n'est pas très joyeux. Quand on a commencé à travailler sur *Music All*, on a regardé quasiment toutes les vidéos de vedettes faisant leur dernier show. On était tous les trois d'accord pour dire que c'était à la fois pitoyable et très beau. La manière dont a fini Whitney Houston est vraiment triste. Il y a un concert enregistré où elle ne chante pas. Elle attaque sa chanson et se barre, prendre des médicaments ou boire un coup. Pendant dix minutes, elle reste au fond de la scène, dos au public. Et elle n'arrive pas à chanter « I Will Always Love You », son tube. Ça brise le cœur. Elle ne se bat plus, son manteau de fourrure lui pend lamentablement sur l'épaule. Britney Spears, elle, ne se fait pas chier : elle met le disque sur scène. C'est une autre forme de mort. »

Aïnhua Jean-Calmettes & Jean-Roch de Logivière

- *Music All* de Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin, du 6 au 15 décembre au T2G, Gennevilliers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris; du 28 au 30 janvier au Lieu Unique, Nantes; du 8 au 10 février au Théâtre des 13 Vents, Montpellier; les 4 et 5 mars au Manège, Reims; les 23 et 24 juin à la Maison Folie Wazemmes, Lille, dans le cadre de la programmation nomade de La Rose des Vents et du festival Latitudes contemporaines





Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web. Si vous continuez à

utiliser ce site, nous supposons que vous en êtes satisfait.

SOUTENEZ TOUTE LA CULTURE ♥

[Ok](#)

Music all, la société glam-crade de Capdevielle, Berrettini et Marin au T2G

07 DÉCEMBRE 2021 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

Le Festival d'Automne et le T2G accueillent Music All, la première création à trois du ventriloque Jonathan Capdevielle, du chorégraphe Marco Berrettini et de l'artiste de cabaret Jérôme Marin (Monsieur K). Une alliance barrée pour le beau et le laid, en miroir parfait du monde d'aujourd'hui.

« Le monde, je le trouve mal fait »

Tout commence sur une aire d'autoroute. Laquelle ? Toutes. Elles se ressemblent toutes. Ce tourniquet, ce portique, ce téléphone bleu et cette rangée de plantes moribondes. Déjà ça, cette idée complètement décalée de dire que ce lieu là est universel, c'est inattendu.

Nous y sommes et la première image de la pièce nous emporte et ne nous lâchera plus. Ils sont trois petites filles habillées comme aucune petite fille aujourd'hui. Jonathan en vert, Marco en rose, Jérôme en jaune. A y regarder de plus près, ce ne sont pas des robes de petites filles, ce sont des robes de poupées. Tiens, les filles sont des objets ? Nous y voici. Le premier mouvement est une dinguerie, chacun est face à son « agrès » et chacun le chauffe dans son coin. La techno italienne monte en même temps que le surréalisme de l'image qui vaut œuvre en soi. C'est déjà gore.

L'aire d'autoroute est le lieu où tout le monde se croise sans le vouloir. C'est le lieu des pauses où l'ennui est mortel, mais il faut bien faire une pause, voir une pose ! Les petites filles ont grandi, elles sont de belles dames maintenant en robes lamées qui jouent au tourniquet, de plus en plus en vite, et en chantant toujours. Elles sont des icônes pop malgré elles, malgré le grotesque qu'elles représentent. Elles convoquent Mylène Farmer, Cher, Whitney Houston et la mère de tous, Madonna, bien sûr. Au fur et à mesure que le spectacle avance se met en place une accumulation d'apparitions (on va pas tout vous raconter) à l'incohérence assumée dans la plus pure tradition du transformisme. Des mondes aussi éloignés que ceux de Rocco Siffredi et Marguerite Duras se déploient ici pour mettre en lumière des incohérences sociétales. Le trio provoque des grands écarts intellectuels et ramène sur la scène des références qui puisent autant dans l'opéra que dans les boîtes gays les plus cheap.

« La musique on en a jamais fait le tour »

Ces trois artistes dont nous louons souvent le travail ici ont en commun une passion pour les chansons kitsch. Et ils ont tellement raison de placer Cher, Mylène, Whitney en oracles d'aujourd'hui, en oracles de la société du spectacle. Tiens, la formule est lâchée sur scène

SOUTENEZ TOUTE LA CULTURE ♥

cabaret et sur les travaux d'autres performeurs, comme **FREZ ET DOUSSIER**, le mélange des

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web. Si vous continuez à utiliser ce site, nous supposons que vous en êtes satisfait.

Ok

genres hypnotise. Tous les trois partagent la scène avec le chanteur et cascadeur Illel Elil (qui du point de vue des mutations s'envole haut !) et du chanteur Franck Saurel, délicieusement apeuré dans cet univers qui en retirant le « h » du Music hall a mis à jour l'envers des décors, la fragilité des numéros qui ne tiennent qu'à un point de colle sur une robe.

Il est fascinant de les voir se poser en lanceurs d'alertes qui font entendre les cris, les discours, les colères d'aujourd'hui. La pièce dénonce à coup de chansons patrimoines le racisme et le mépris de l'écologie. Les spectacles de Capdevielle, de Marin et de Berrettini ont tous en commun d'être attirés par les bas-fonds, par le sombre. La musique est malmenée, elle est souvent coupée, brouillée, remixée avec d'autres choses, sales. *Music all* est une pièce sale, ne vous attendez pas à un léger divertissement. Elle est plus une installation en mouvement qu'un spectacle. Elle est comme un clip, comme un zapping d'images du temps présent. Et ce temps présent, ce cabaret apocalyptique, nous donne envie d'aller relire Duras sur une aire d'autoroute, en robe lamée ou en tailleur rose, pas si bien coupés.

Informations pratiques :

Du 6 au 15 décembre au Théâtre de Gennevilliers. [Toute La Culture vous offre des places pour la représentation du 11.](#)

Visuel : ©Gregory Batardon

FESTIVAL D'AUTOMNE 2021

T2G

Partager cet article avec vos amis

Facebook

Twitter

Email

Plus d'options... 3

< Découvrez l'Hôtel de la Marine avec les Editions du Patrimoine

L'agenda classique de la semaine du 7 décembre 2021 >

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web. Si vous continuez à utiliser ce site, nous supposons que vous en êtes satisfait.

SOUTENEZ TOUTE LA CULTURE 

ATHENE DRUSTEIN NIQUANT 

Geneviève Charras

L'amuse-danse !

lundi 20 décembre 2021

"Music all ": Jonathan Capdevielle, Marco Berrettini, Jérôme Marin: "détruire" disent-ils ! Et "Tralala" !



Prenez trois metteurs en scène singuliers qui n'ont encore jamais travaillé ensemble. Considérez leur passion pour le Music-hall. Remixez un tube de Mickael Jackson en bossa nova et une chanson de Mylène Farmer en slow italien des années 50. Imaginez maintenant une aire d'autoroute sombre et abandonnée, propice aux rencontres furtives d'un musicien de passage, d'un camionneur-cascadeur et d'une chorale d'enfants. Et voilà certainement l'un des spectacles les plus atypiques de la saison.

Trois "nunuches" en socquettes, robes de gamines défroquées qui font du pole dance sur un manège d'enfants dans un square...C'est tout vu de l'humour féroce dont vont user nos trois héros de pacotille sur fond de décor de bosquets ou parterre de jardin public Ce rideau de verdure sera l'ère de jeu de ces personnages qui se métamorphosent à vue, discutent, se perche sur un portique audacieux pour mieux incarner trois clones burlesques de Marguerite Duras qui refont le monde et cause comme l'auteure!Une chenille costumée fait irruption en rampant, bestiole qui parle du haut de la haie buissonnante comme un humain, image poétique et politique du monde en chrysalide: les reflets du sol réfléchissants ombres et déplacements avec audaces plastiques!Trois cabarettistes en robes scintillantes, travestis de chez Michou qui font du manège tournant en chantant des mélodies en allemand, trois vers de terre en collants moulants très seyants pour une permaculture engagée et toute nue, toute crue: encore quelques tableaux ou saynètes désopilants au programme de ce show très chaud, music-hall grotesque et décapant en diable!Le Monte Verita convoqué pour mieux danser libre et sauvage, libéré et galvanisé par tant de diversité et de carambolages!Un papillon-Franck Saurel- qui se fait très diabolin à la Méliès pour mieux butiner de la métamorphose, et voilà l'esprit des lieux que nous propose ce triolet fort sympathique et distancé, détaché et plein de réserve polie et maniérée. Ils-elles sont formi-formi-formidables tout le long de cette vie de polis petits chiens qui est loin d'être un long fleuve tranquille!



Jonathan Capdevielle, Marco Berrettini et Jérôme Marin réunissent pour la première fois leurs univers distincts dans lesquels la danse et le chant sont souvent convoqués pour interroger, à leur manière, la fragilité humaine. Ici, des personnages de cabaret en fin de vie ou de carrière, abîmés, mal-aimés vont enfin vivre une seconde chance : une Whitney Houston au bord de l'implosion côtoie une Marguerite Duras qui prône la destruction de Tout (Détruire dit-elle). Une Marlene Dietrich sur une aire de jeux d'enfants croise un cascadeur professionnel qui brûle en fond de scène. Ça brille, ça chute, ça se récupère, bref, ça promet d'envoyer des paillettes.

Dans le cadre du festival d'Automne au Théâtre de Gennevilliers jusqu'au 15 Décembre

[Geneviève Charras à 21:29](#)

Partager

Aucun commentaire:

[Enregistrer un commentaire](#)



[Accueil](#)



[Afficher la version Web](#)

Fourni par [Blogger](#).

La Fleur du Dimanche

Blog culturel sur les Arts: littérature, danse, théâtre, musique, classique ou contemporaine, jazz, concerts, Arts plastiques, expositions, et des photos de fleurs.

mercredi 15 décembre 2021

Music all - Toute la musique (que j'aime): Le cas barré par Berrettini, Capdevielle et Marin..

Music all créé et joué par Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin au **T2G - Théâtre de Genevilliers** - dans le cadre du **Festival d'Automne** à Paris est, à l'image de son décor un monument d'étrangeté, un spectacle transgenre, à la marge, la lisière. Une inquiétante étrangeté qui cependant nous ravit et nous transporte, nous emmènes dans des univers à la limite du rêve et du fantasme.



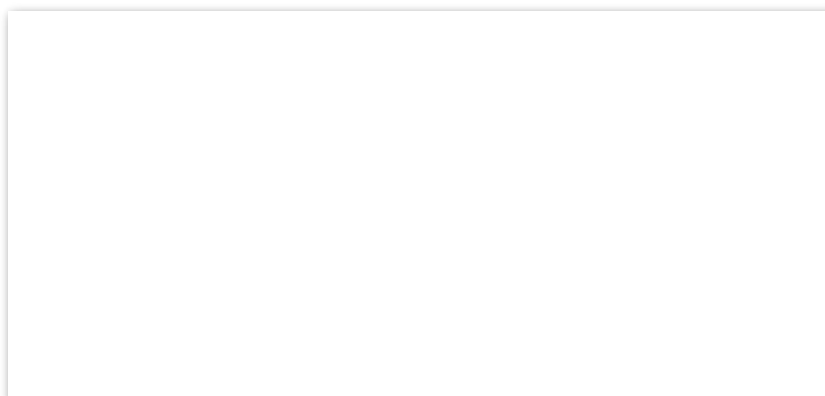
Music all - Marco Berrettini - Jonathan Capdevielle - Jérôme Marin - T2G - Festival d'Automne

Cela commence dans cet univers étrange, que l'on identifie comme une aire de jeu (au bord d'une autoroute) avec un tourniquet, une balançoire et une cabine téléphonique dans un coin, un haie qui nous isole du monde, de la circulation, dans une ambiance brumeuse. S'y meuvent, si peu au début, trois "personnages", car il s'agit bien de personnages, transformés en (très) "jeunes filles" qui se balancent lentement, d'abord l'une puis l'autre puis la troisième, en silence dans une fausse dans de pole dance. Il n'y a ici aucune volonté de vraisemblance, nous sommes dans la représentation (The show must go on) mais en même temps nous sommes confrontés à cette inquiétude et ce danger sourd qui pourrait rôder sur ce lieu étrange.



Music all - Marco Berrettini - Jonathan Capdevielle - Jérôme Marin - T2G - Festival d'Automne

Mais l'on bascule aussi vers le clinquant du show à paillettes et Lily Marleen qui nous chante "**Wenn du Geburtstag hast..**" ou le remake du coconcert de Whitney Houston et "**I will Always Love You**". La pièce navigue entre théâtre, danse et show, les frontières débordent, se gomment, cela se passe aussi à la marge, les trois protagonistes qui ont conçu le spectacle venant de ces différents univers. Marco Berrettini, arrivé à la danse par le disco puis passé chez Pina Bausch et Georges Apaix nous fait profiter de sa capacité à bouger comme un dieu, Jonathan Capdevielle passé par la marionnette et le théâtre de Gisèle Vienne apporte l'univers du théâtre et de la narration, Jérôme Marin qui s'est rapidement orienté vers le cabaret entre la chanson intime et Brecht nous engage dans une relation plus fragile entre salle et scène. Le spectacle joue aussi sur ces moments de fragilité, d'erreur, d'attente, d'hésitation ou de faux départs, installant un léger décalage, un soupçon d'inquiétude. Des moments où, étrangement le téléphone sonne, et les appels sont surprenants. Comme sont surprenantes, des apparitions semblables aux films de Méliès d'un personnage chenille puis papillon, interprété par le comédien "cascadeur" Franck Saurel qui apporte sa part de magie - et d'humour - dans le déroulement. N'oublions pas le personnage du musicien - la voix magnifique de Théo Harfoush - Ilél Elil - qui a fait la superbe musique de la pièce, et qu'il interprète à la voix et au violoncelle ou qu'il a adapté (avec Vanesa Court) pour les trois comédiens danseurs parmi quelques tubes revisités.





Music all - Berrettini - Capdevielle - Marin - T2G - Festival d'Automne

Ces trois compères qui se permettent une pause philosophique et acrobatique sur le portique à quatre mètres du sol pour déguisés en Margueritte "Dureich", la caricaturer dans un délire comico-philosophique sur "Détruire,...", le communisme et agrémenté d'un "private joke" pour Mathieu Amalric, présent dans la salle en cette soirée de dernière.



Music all - Marco Berrettini - Jonathan Capdevielle - Jérôme Marin - T2G - Festival d'Automne

La pièce louvoie entre nostalgie, humour, critique un brin caustique, politique (le show "business"), spectaculaire, clinquant, nostalgie, fragilité, ou même risque, avec cette sourde impression de danger,

d'agression envers les personnages que l'on peut quelquefois imaginer très jeunes. En tout cas nous nous sommes payés un très beau voyage immobile sur cette aire d'autoroute, à travers ces univers et ces chansons décalées vers des états d'esprits variés et des ambiances surprenantes pendant près de deux heures que nous n'avons pas vu passer.

La Fleur du Dimanche

Music all

MARCO BERRETTINI

JONATHAN CAPDEVIELLE

JÉRÔME MARIN

Music all

Conception et interprétation, Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle, Jérôme Marin

Musique live, Théo Harfoush

Cascadeur, Franck Saurel

Assistant artistique, Louis Bonnard

Scénographie et lumières, Bruno Faucher

Costumes, Colombe Lauriot Prévost

Création sonore, Vanessa Court

Production déléguée Association Poppydog; *Melk Prod.

Coproduction L'Arsenic - Centre d'art scénique contemporain (Lausanne);

ADC - Genève; CCN2 - Centre chorégraphique national

de Grenoble dans le cadre de l'accueil studio ; Manège, scène nationale - Reims; Le Théâtre des 13 vents - Centre dramatique national de

Montpellier; Théâtre de Lorient - Centre dramatique national; Centre dramatique national Orléans Centre-Val de Loire; La Rose des vents, scène

nationale Lille Métropole Villeneuve d'Asq; MC2:Grenoble; Lieu Unique - centre de culture contemporaine de Nantes; T2G - Théâtre de

Gennevilliers, centre dramatique national; Festival d'Automne à Paris

Coréalisation T2G - Théâtre de Gennevilliers, centre dramatique

national; Festival d'Automne à Paris

Remerciements au Théâtre Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Avec le soutien de la fondation Schweizerische Interpretenstiftung

et de la fondation Ernst Göhner

Lafleur Dudimanche à 20:00

[Partager](#)

Aucun commentaire:

CULTURE/

«Music All», sacre du massacre

Hilarante et stupéfiante, la pièce de Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin célèbre les métamorphoses.

En 2010, Whitney Houston est une star. Soudain, en tournée internationale, c'est le crash. Défoncée par la came, sa voix ne parvient pas à tenir les vibratos de sa reprise d'*I Will Always Love You*, tube absolu du film *Bodyguard* que des milliers de fans attendent. A partir de ce moment, sans doute, devient-elle une icône. En tout cas au sens où l'artiste Marco Berrettini – un de ses fidèles fans – l'entend : une porcelaine que l'on vient voir se fissurer, un papillon grillé, une figure sacrifiée cathartique et grotesque – soit deux mamelles de la beauté qui s'agitent et s'entrechoquent sous nos yeux hallucinés sur la scène du théâtre de l'Arsenic à Lausanne. Marco Berrettini, de sa voix de bariton soufflant d'épuisement sur sa perruque bouclée, tente d'attraper les notes de la chanson dans un bafouillement brumeux. C'est Whitney Houston et Gainsbarre enfin réunis, en un seul homme, ou peut-être femme, en tout cas en une créature de fantasmagorie, mutante, décatie, seule, comme l'hilarant et mirifique *Music All* en revisite une multitude, dans un éclair de génie.

Coup de pelle. Voici une pièce en forme de déclaration d'amour autant que de jeu de massacre. Elle est conçue par l'infâme Jonathan Capdevielle, le terrible Jérôme Marin, créateur du cabaret *le Secret (lire ci-contre)* et l'improbable Marco Berrettini – trois artistes chéris de *Libé* réunis pour la première fois sur scène. Son titre est trompeur : *Music All* ne célèbre pas le music-hall, mais son envers. D'abord parce que toutes les icônes qui y défilent (Michael Jackson ou Marlene Dietrich) ont pris chez eux un sacré coup de pelle, s'accrochant au lustre en équilibre au-dessus du caniveau, jusqu'à s'y vautrer (Jonathan Capdevielle, roi du malaise). Ensuite parce qu'ici, les transitions impor-

tent autant que les «numéros», les hors-champ autant que les pleins feux et le personnage (le monstre ?), toujours moins que l'acteur en train de le construire. Tout ce qui, chez d'autres, aurait tenu du spectacle à sketches prend l'allure d'un morphing permanent, ou celui d'un grand carrousel d'images torves et inconvenantes, surgissant et disparaissant sans liens logiques apparents.

Bouffées. C'est donc un spectacle que l'on traverse comme Whitney a traversé sa tournée, la langue un peu pendante, avec des bouffées délirantes. A-t-on vraiment vu Lady Diana – du moins sa version *dirty* campée par Capdevielle – sortir d'une haie de buis, dans un décor d'aire d'autoroute, pour décrocher le téléphone de la cabine et écouter Nicolas Sarkozy débiter son «discours de Dakar» ?

A-t-on vraiment vu Marguerite Duras se dupliquer en trois, avec leurs petits gilets de laine et leurs coupes de cheveux poivre et sel, et jouer toutes ensemble au cochon pendu sur l'aire de jeux d'enfants ? N'a-t-on pas plutôt atterri dans une page d'un de ses livres, dans *Moderato cantabile* par exemple, où les personnages errent en total état d'ébriété ? Ou peut-être dans une toile de Henry Darger, peintre américain auteur d'une œuvre «brute» monumentale et onirique peuplée de petites filles modèles des années 50 aux sexes d'hommes ? Ces «girls» de Darger ont précisément été le point de départ de la pièce. Elles disent beaucoup de notre capacité de métamorphoses mais aussi d'un âge perdu, l'enfance, celui des inventions incessantes. C'est avec elles que s'ouvre *Music All* : trois petites filles incarnées par les acteurs dansent *le Sacre du printemps* de Pina Bausch. Ce n'est pas un hasard : *le Sacre* est l'histoire d'une élue que la communauté doit sacrifier.

É.B.

Envoyée spéciale à Lausanne

MUSIC ALL de MARCO BERRETTINI, JONATHAN CAPDEVIELLE et JÉRÔME MARIN, les 8 et 9 octobre à Marseille, les 26 et 27 novembre à Paris, du 6 au 15 décembre à Gennevilliers.

Duras, invitée surprise d'un cabaret toqué

SPECTACLE Esprits frappeurs, les comédiens et danseurs Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin signent «*Music all*», spectacle précieux parce qu'insolent et libre, à l'affiche du Pavillon de la danse jusqu'à samedi

ALEXANDRE DEMIDOFF

@alexandredmff

Pas sûr que l'écrivaine Marguerite Duras eût apprécié ce portrait allumé d'elle! Mais les zutistes auraient ri à gorge déployée. Qui ça? Les zutistes, ces artistes qui, dans les années 1870, fouettaient les vaniteux, rimailleurs du dimanche et autres peintres officiels. Au Pavillon de la danse à Genève jusqu'à samedi, Jonathan Capdevielle, Marco Berrettini et Jérôme Marin sont zutistes sous leurs robes à gros nœud de farces et attrapes.

Ces trois ont une grâce: ils ont le théâtre dans le sang. Le premier, marionnettiste ventriloque, joue à nous faire peur depuis longtemps, endossant nos cauchemars en transformiste. Le second est un polyglotte du mouvement, il parle toutes les langues de la danse. Le troisième est une bête de cabaret. La raison de leur alliance? L'amour du music-hall. Ils signent *Music all*, pot-pourri libertaire, cadavre exquis pour temps de dépression.

Dans une société où l'empire du show s'étend jusqu'à la nausée, le théâtre est par-

fois ce lieu où la résistance s'organise, non pour en finir avec le spectacle, mais pour le libérer de ses camisoles de force. Le pire sort parfois de ce travail de démontage, le meilleur aussi. Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin composent une satire anarchique en apparence, décousue aussi, sous-tendue pourtant par un principe de plaisir. Bonheur du caprice, celui du fameux Cabaret Voltaire de Tristan Tzara et de sa bande pendant la première Guerre mondiale à Zurich.

Marelle hallucinée

Une aire de jeu dans la nuit. Avec une arche métallique à main gauche, un tourniquet au milieu, un pylône assorti d'une coque bleue. Un téléphone s'y cache. Sur toute la longueur au fond de la scène, une haie broussailleuse promet un eldorado. Il manque les enfants. Elles sont là, justement, trois filles gironde serrées dans leurs robes de goûter d'anniversaire frémissent sur un rythme de techno, pulsation de *rave party*. Ces Alice revenues du pays des Merveilles sautillent à présent, tandis que descend du pylône une chenille géante (Franck Saurel). Plus tard, un homme-papillon chantera les blessures du temps. Pour le moment, la petite bête qui descend du ciel relève de la licence poétique. Ce qu'on appelle aussi l'association libre.

Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et

Jérôme Marin changent de tempo comme d'étoffe. Voyez la métamorphose: ils portent de grosses lunettes, une coiffure d'institutrice à l'ancienne, un pull col roulé comme on en met sur les plages en hiver du côté de Trouville. Qui sont-ils? Marguerite Duras, pardi, l'auteure mondialement connue, comme elle disait d'elle-même, de *L'Amant*. Sur l'arche de la balançoire, les trois Duras pontifient: l'une glose sur le communisme, l'autre sur la musique, une troisième sur Bach et son mystère, tandis qu'un musicien (Ilel Elil) joue ses suites pour violoncelle, justement.

La singularité de *Music all*? Son parti pris impersonnel. A l'égotisme qui pullule, le trio préfère l'ironie en bande. A l'épanchement poisseux, le tête-à-queue surréaliste. Pas de «je» en érection ici, mais un «nous» qui, pour trousser son poème à tiroirs, pioche dans le vestiaire de la pop culture. «Détruire, dit-elle», répétait cette sacrée Marguerite Duras – titre de l'un de ses films. «Détruire», reprend le trio haut perché. Pour écrire encore et encore, pour éconduire les cuistres qui dissertent doctement sur le destin du monde, pour activer l'esprit de révolte. Les enfants terribles de *Music all* sont des zutistes accomplis. ■

Music all, Genève, Pavillon ADC, place Sturm, jusqu'au 23 oct. Pavillon-adc.ch